

Laurence

***J'aimerais tant
qu'on se revoie...
mon fils***

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT



**Dialogues avec le Pr Henri Joyeux
sur la perte d'un enfant**

J'aimerais tant qu'on se revoie... mon fils

Laurence

**J'aimerais tant qu'on se revoie...
mon fils**

Dialogues avec le Professeur Henri Joyeux

François-Xavier de Guibert

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Vous avez très bien fait. »

Au début je n'aimais pas cela, mais finalement, à mon tour, j'ai cessé de répondre au téléphone, les visites « surprise » qu'on ne pouvait éviter me sont devenues insupportables. Certains n'ont pas compris, pensant que c'était moi qui ne voulais pas qu'on vienne te voir (de quel droit auraisje pu décider cela ?). D'autres pensaient qu'il fallait te forcer à voir du monde, qu'il fallait que tu te bouges ! Nous avons vécu en vase clos, pendant deux mois, jusqu'à ta mort.

« Je préfère dire jusqu'à son départ. »

Aujourd'hui, je continue à me comporter de la même façon. Je filtre les appels, les visites me sont difficiles et je n'invite personne. J'ai l'impression que j'essaie de maintenir la même ambiance, comme si j'avais peur de te trahir en faisant revivre la maison.

« Cela est parfaitement normal. »

Mais régulièrement, j'étouffe à la maison ! Besoin d'air ! Alors nous partons deux ou trois jours avec ton père, à droite, à gauche, peu importe le lieu du moment que l'on quitte cette maison.

« Oui, cela doit être une impression physique qui vous démontre que votre corps vous crie de changer d'attitude, mais cela ne peut se faire du jour au lendemain. Il faut comprendre et accepter ce que vous ne

pouvez changer. »

Mais lorsque nous revenons, c'est à chaque fois le même scénario. Je m'en veux de m'être octroyée ces quelques jours de répit : tu n'y as jamais eu droit pendant ta maladie. Combien de fois avons-nous dit, dès que cela sera possible, quand tu ne seras pas en aphasie, quand tu n'auras pas d'examen médical à passer, quand tu n'auras plus cette résine, quand, quand... Ça n'est jamais arrivé... tu n'as jamais pu souffler, ne serait-ce que quelques jours. Alors pourquoi y aurai-je droit? Cela me plonge à chaque fois dans un état de tension, de culpabilité avec crises d'angoisse : larmes, difficulté à respirer, sentiment de panique...

« C'est ce qui suit qu'il va falloir gérer car vous ne devez pas vous faire du mal. Il faut tout faire pour évacuer ce sentiment de culpabilité car il n'a pas de sens. Vous devez vous contraindre doucement à reprendre une vie normale. Demandez à Tristan de vous aider et vous percevrez son aide. »

Tu sais, Tristan, je ne vis pas vraiment aujourd'hui. J'attends, j'attends... Je crois que j'attends ton retour... Je ne veux pas croire à ta mort...

« À son départ... La coupure du cordon autrement plus dure que celle de la naissance... Ne comptez pas sur le temps. Tristan est à la fois dans le présent et dans l'éternité. Vivez ce temps présent comme si Tristan était là et n'hésitez pas à lui parler intérieurement avec votre cœur de mère, immense... Vous avez des ressources au

plus profond de vous qu'il faut utiliser pour sortir de la déprime. Regardez avec les yeux de votre fils, admirez la nature et le chant des oiseaux comme s'il était là. Je reste à votre disposition. »

Ouais, facile à dire, différent à vivre... Te parler intérieurement, je le fais en permanence, tu m'habites, mais ce n'est pas ce que je veux ! Tu me manques, je veux t'entendre, te voir, te toucher, je veux que tu me fasses rire. Tu es trop beau, trop intelligent, trop attachant, mon fils... J'imagine sans arrêt ce que tu aurais dit ou pensé, tes reparties, ton humour, tu sais que je suis ta première fan. Alors, oui, vivre intérieurement avec toi, possible, mais TU ME MANQUES !

« Lourde perte, dure épreuve qui exige une lutte permanente... Mais cet humour, il le garde certainement là où il est et il voudrait tellement vous en faire profiter, le vivre avec vous, même loin de vous car l'amour n'a pas de distance et l'amour est hors du temps. »

Te parler intérieurement ne me suffit pas. La preuve, c'est que je parle de toi avec un « inconnu » à qui je demande de jouer bien des rôles : psy, confident... Je suis très étonnée d'agir ainsi et je trouve que je manque de pudeur. C'est sans doute l'écrit et l'anonymat de ce mode de communication qui m'autorisent un tel comportement. Il ne faut pas que j'y réfléchisse... Il faut que je prenne ce qui est bon à prendre. Ne pas se poser de questions. Il y a quelqu'un qui m'écoute, à qui je livre ce que j'ai sur le cœur et dont les messages me rassurent. Ils me deviennent même indispensables mais je me dis que cela ne pourra pas durer la nuit des temps, un jour ces courriers cesseront et ils me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*

Gagné ! Le livre m'a permis de pleurer à chaudes larmes dans les bras de ta sœur. J'ai évidemment tout transféré à l'Institut de Cancérologie. Certaines scènes m'ont beaucoup interpellée, notamment celle où Oscar dit à Rose que depuis que ses parents savent qu'il va mourir, ils ont peur de lui. C'est ce que j'ai ressenti avec toi, les derniers jours... Quant au film que j'ai vu deux jours après, il m'a beaucoup moins touchée même s'il est très fidèle au livre. Je connaissais certains dialogues par cœur. Mais même pas pleuré ! Tu dois être fière de moi !

« Peut-être la lecture du film vous avait bétonnée avant le film... ou du moins votre imaginaire vous a permis de transformer Oscar en Tristan et de revivre fortement des moments vécus avec lui, mais aussi de faire des différences. »

Ce livre ne correspond pas à ce que j'ai imaginé en lisant: ni les lieux (l'Institut de Cancérologie est récent, les locaux sont neufs), ni le Pr Düsseldorf – ton oncologue doit avoir au maximum 35 ans –, ni le personnel – les aides-soignantes et les infirmières qui ne sont vraiment pas à leur avantage dans leur relation avec les patients, si jeunes soient-ils. Nous avons eu affaire, tous les quatre, à une équipe médicale formidable, du gardien de nuit aux médecins. Je ne t'ai jamais raconté ce qui m'est arrivé le dernier week-end. J'étais dehors, il devait être 2 ou 3 heures du matin, tu étais à peu près tranquille, je ne sais pas si tu m'as entendu quitter ta chambre. Je buvais un café et fumais une cigarette. Le gardien que j'avais vu déjà à deux ou trois reprises est venu s'asseoir à côté de moi. Il m'a demandé de

tes nouvelles et, les yeux brillants de larmes, je lui ai expliqué calmement comme la douceur d'une nuit de printemps invite à le faire, que tu allais mourir... Il n'a rien dit, il a juste posé sa main sur la mienne... J'ai eu l'impression d'une totale communion entre lui et moi. Il était à ce moment-là, aussi important, voire plus, que tous les médecins. Une belle « rencontre »...

« Voilà une splendide et forte expérience qui montre bien comment la Providence se sert parfois des plus humbles, des plus inattendus pour nous faire bouger, avancer. Et cela passe par le cœur pour rejoindre la “fine pointe de notre être” qui, je crois, n'est autre que notre âme laquelle, d'une certaine façon, souvent inconsciente, anime tout notre Être. »

Tu sais, la dernière nuit, peut-être t'en es-tu rendu compte, nous sommes allés à l'invitation des deux jeunes infirmières présentes dans le service cette nuit-là, boire un autre café avec Jean-Pierre. Avant de descendre, je leur ai fait jurer de ne pas te laisser seul une seule seconde! Quand nous sommes remontés, elles étaient assises autour de ton lit, chacune tenant une de tes mains, et tu étais calme alors que nous t'avions laissé très agité. Je crois que tu ressentais notre angoisse et tu n'en avais pas besoin, excuse-nous, c'était tellement dur.

« C'est bien ce qui se passe dans le film et qui montre bien nos fonctionnements anthropologiques que j'aime opposer à ce qui est “anthropo-illogique”. »

Par contre, tu n'as pas profité de notre absence pour partir, contrairement à Oscar et je t'en remercie, je ne me le serais jamais pardonné. Non, j'étais là, je t'ai parlé et lorsque je me suis tue, tu as fait une pause respiratoire, puis c'est reparti, une fois, deux fois, puis plus rien. J'ai couru dans le couloir pour appeler une infirmière en lui disant que tu ne respirais plus, comme si je voulais qu'on te réanime. C'était stupide de ma part... Je lui ai demandé d'aller chercher ton père et ta sœur, ton pouls était si faible et nous étions là tous les quatre lorsque tu as cessé de respirer.

« Oui, vous lui avez permis de partir en paix, dans cette paix inouïe qu'il veut certainement désormais vous rendre. C'est une paix indéfinissable, impalpable mais bien réelle. Elle est de l'ordre du monde de l'Invisible, du monde du spirituel »

Tu vois, Tristan, me voilà en train de raconter ce que la psy voulait que je lui dise et que je ne pouvais raconter.

« C'est une bonne libération. »

Je commence à aller mieux je crois. Je commence à penser que tu ne souffres plus, que tu es heureux là où tu es et que tu n'as plus besoin de moi, et surtout que tu me veux heureuse. C'est peut-être vrai, tu es toujours présent, je peux te parler, tu m'entends et je t'entends m'encourager et vouloir que je continue à vivre... même sans toi.

« Je le crois profondément mais là encore, les preuves ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

me sens anéantie... Une « invitation » à l'ICL, avec la presse, pour remercier les familles et leurs dons qui ont servi à acheter du matériel informatique aux patients... Je n'ai pas envie d'y aller... J'ai l'impression, même si les intentions sont louables, qu'ils cherchent à « profiter » de toi... Dis-moi ce que je dois faire... Je ne te cache pas que je n'ai pas du tout envie d'y retourner. JP et ta sœur sont d'accord avec moi sur le fait de ne pas s'y rendre. Je crois que tu ne le voudrais pas. Dis-moi ! C'est difficile de prendre une décision à ta place...

Bon, nous avons décidé de ne pas nous rendre à cette « cérémonie » en nous disant que tu n'aurais pas aimé cela.

« Vive la famille. Vous avez fait le bon choix. »

C'est drôle, après ton départ, la rupture avec l'ICL a été très brutale. Tout à coup, le vide. Je sais que tu n'aimais pas être hospitalisé, je comprends bien, mais reconnais qu'à force, on s'y sentait un peu comme chez nous. Les lieux, déjà, rappelle-toi, on a sillonné ces couloirs tant de fois dans ton fauteuil roulant, le moindre recoin. Le personnel aussi : tu as été rapidement identifié. Toujours un mot gentil : « Tu vas bien, Tristan ? » C'est vrai que pendant ces dix mois, je n'ai jamais vu d'autres jeunes malades que toi... On a même cru que tu étais le seul... C'était faux, je l'ai su après. On voyait quelques très jeunes enfants, en onco-ped., avec leur masque sur le nez... À chaque fois, ça te faisait mal et tu disais que ce qu'ils vivaient était bien pire que ta propre situation... Enfin, je peux te le dire aujourd'hui, c'était tellement rassurant pour moi, l'ICL. J'avais moins peur, peur que tu tombes, peur que tu aies mal, peur de tout... Et même si je restais avec toi de 8 heures du matin à 8 heures du soir, lorsque j'arrivais à la maison, je savais que je

pouvais dormir tranquille, que tu étais pris en charge... et que rien ne pouvait t'arriver.

Alors oui, la rupture avec le monde médical qui devient « notre » monde pendant la maladie, c'est très difficile...

« Je comprends très bien d'autant plus que vous m'écrivez et que j'essaye de suivre votre pensée. Qu'en pense Jean-Pierre? »

Suivre ma pensée, pas simple car moi-même, j'ai parfois du mal à la suivre !

Jean-Pierre, oui, ton père. Je parle peu de lui ? Peut-être... Que dire sinon que si je ne l'avais pas, si je n'avais pas ta sœur... je préfère ne pas y penser. C'est banal et évident de dire que tout cela a été très difficile pour lui. Chacun a trouvé sa place, son rôle, assez rapidement. À moi, le quotidien, forcément puisque je ne travaillais pas. Lorsque j'ai dit, au tout début, que mon nouveau métier serait de t'accompagner vers la guérison et que je m'y consacrerai entièrement, JP m'a dit que cela le soulageait car il ne se sentait pas capable de l'assumer. De toute façon, heureusement dans un sens, car je n'aurais jamais laissé à personne le soin de s'occuper de toi ! Et puis il n'avait pas le choix, il fallait qu'il travaille ! Par contre, dès qu'il le pouvait, il était présent, très présent. Mais tu le sentais souvent très angoissé, pleurant devant toi parfois. Cela t'agaçait de le voir si fragilisé, trop prévenant avec toi... Il nous a souvent dit qu'il savait bien que des quatre, c'est lui qui assumait le moins bien. Je ne crois pas que cela soit vrai. Nous avons tous fait ce que nous pouvions avec chacun ses possibilités profondes. Et puis, avec tout le temps que nous passons ensemble tous les deux, jour après jour, nous avons pris des habitudes, des réflexes

même. Je savais ce que tu voulais, attendais, parfois même sans que tu me le demandes. JP s'est senti parfois exclu de cette connivence. Je le regrette... ce n'est pas ce que nous voulions, mais il a compris... je crois.

« C'est un bon mari, honnête et clair. »

Il est d'une extrême sensibilité et je sens bien que si je ne tiens pas le coup, lui ne tiendra pas non plus. L'inverse est vrai aussi. Alors je ne tiens pas à ce qu'il lise mes messages, qu'il me sente perdue et profondément malheureuse. Mes larmes le déstabilisent vite. Il ne tient pas à les lire non plus car, me dit-il, « cela t'appartient ». Il sait que j'ai trouvé ce moyen pour être aidée et il en est très content. Lui-même fait ce chemin avec certains de ses collègues de travail, je sais qu'il compte sur eux et qu'il a besoin d'eux pour parler mais il ne me vient pas à l'esprit de lui demander ce qu'il leur raconte ! C'est pareil pour lui. Et de toute façon, on ne se cache rien, on se protège, c'est tout. Nous parlons régulièrement et d'ailleurs, nous vivons les mêmes choses, pas au même rythme... Je l'aime et je ne veux pas le faire souffrir. Il m'aime aussi, j'en suis sûre, alors que demander de plus ?

« C'est cela, le vrai amour. »

Surtout, ne pas en rajouter... Je garde parfaitement et très clairement en tête que lui aussi a perdu son fils, que Margot a perdu son frère. Je ne suis pas la seule à souffrir, je le sais et je les respecte tous les deux dans cette souffrance.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Non, je ne crois pas, je pense que les gens que vous rencontrez sont terrorisés par ce que Tristan a vécu, et vous avec lui. Ils ne savent pas quoi dire, ce qui crée ce “blanc” chez vous et chez eux. À mon avis, moins vous leur en parlerez mieux, ils seront. Je comprends parfaitement que Tristan puisse agiter toutes vos pensées mais ne croyez-vous pas que s’il était là, il vous dirait : “Maman, tu me lâches les baskets, *please*” ? Au fond, il se sert de moi en ce moment pour vous passer le message : “Laisse-moi vivre ce que tu connaîtras plus tard, et tu sais bien que je t’aime, tu le sais bien !” »

Je leur fais peur, je crois. Le souci, c’est que j’ai encore besoin de parler de toi et que, quand de grandes bouffées d’amour me submergent, j’ai du mal à faire semblant, d’ailleurs je n’aime pas cela.

« OK, mais vous pouvez garder dans votre jardin secret vos secrets d’amour... C’est la plus belle définition de l’amour que je connaisse qui m’a été donnée par une enfant de 10 ans. »

Alors je préfère ne voir personne.

Sinon, comme à chaque étape franchie, après un moment quasi euphorique, je me sens fatiguée et vidée. Mais je commence à m’y habituer et je sais même que si j’ai l’impression d’un pas en arrière, globalement j’avance.

Te lâcher les baskets, c’est exactement ce que tu me dirais, mot pour mot. Je sais bien que c’est moi qui ne veux pas te lâcher ou qui ne peux pas. Mais toi aussi, arrête, arrête, laisse-moi vivre, ça suffit ! Me voilà en colère après toi... Tu continues

à obséder mes pensées, alors je fais comment ?

« Demandez-lui de vous apaiser, de vous donner la paix parce qu'il peut vous faire passer: "Maman, ne t'inquiète plus pour moi et sois heureuse avec papa et Margot et tous nos amis. *No souci*, je veille sur vous." »

Ouais, à voir, pas trop convaincue...

« S'en convaincre coûte que coûte et ça vous coûte et vous coûtera. À mon avis, vous n'impliquez pas assez JP dans vos soucis. Il peut aussi vous apaiser et vous pouvez vous apaiser mutuellement ».

Peut-être bien que je n'implique pas assez JP. Peut-être que je veux trop tenter de me débrouiller « seule » parce que je ne veux pas lui faire de mal... Mon médecin traitant m'a dit un jour que j'étais trop orgueilleuse mais je ne crois pas que ce soit ça, l'orgueil.

« Non, c'est plus un problème de caractère que d'orgueil. Vous avez pas mal dégusté dans votre vie ! Je vous comprends, me semble-t-il, mais je pense que vous devez faire attention à ne pas proposer votre douleur à vos proches mais à la partager avec eux. Cela veut dire en parler avec JP que je ne connais pas. Il souffre aussi mais peut-être différemment. Vous ne devriez pas vous faire du mal mais au contraire partager plus amoureusement. N'est-ce pas ce que souhaiterait Tristan ? »

Tu vois, Tristan, il me semble que de me dire de partager plus avec ton père, c'est une façon détournée de me dire qu'il faut que ces courriers s'arrêtent.

« Non, cela signifie un peu (de manière inconsciente) que vous craignez que je vous abandonne. Pour tout vous dire, j'accompagne des malades et leur famille comme vous le savez, dans le cadre de ma fonction de chirurgien et cancérologue, mais avec vous, c'est la première fois que j'accompagne après ce départ et longtemps. Donc j'apprends beaucoup sur cette période difficile où beaucoup de familles sont un peu laissées à l'abandon. Donc, comprenez bien que tant que vous aurez besoin de moi, je serai là. C'est donc vous qui arrêterez ce dialogue (important) quand vous le jugerez nécessaire. »

Oui. Mais je sens bien que ces messages me sont plus que nécessaires et que malgré tout, il faudra qu'ils cessent un jour ou l'autre. Peut-être que je suis en train de me dire qu'il faut qu'ils s'arrêtent déjà et cela m'angoisse par avance, rien que d'y penser... Dur...

C'est drôle, j'aurais pensé que je n'étais pas la seule qu'il aidait, Tristan...

Bon, OK, Professeur Joyeux, alors si c'est moi qui choisis, et bien je choisis de continuer...

*

Tiens, Tristan, j'ai vu sur le site de Familles de France que HJ venait donner une conférence à Lyon, je lui souhaite bienvenue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais je m'égare. Ce jour-là, pourtant, Tristan s'était levé en disant qu'il avait très mal dormi à cause de cette douleur... Ce n'était pas la première fois... mais que faire ? Un anti-inflammatoire, le rendez-vous chez la rhumatologue est prévu pour la fin du mois, on ne va pas gâcher une si belle journée de printemps !

Bref. Voilà deux semaines que cette vidéo me narguait, je savais exactement où la trouver, il m'est arrivé même de la glisser dans le lecteur mais au moment d'appuyer sur la touche « lecture »... Impossible ! Je la toisais, la regardais d'en haut depuis neuf mois, lui disant : « Ton tour viendra, mais pas maintenant. » C'est grave, docteur, voilà que je parle à un DVD ! ... Ce qui m'a fait franchir le cap le matin, c'est la peur d'oublier, en particulier sa voix. Et d'ailleurs, j'ai bien fait, je n'ai été surprise par aucune de ses attitudes ou réparties, mais sa voix ! J'avais déjà oublié à quel point elle était grave...

Entre sourires et larmes, j'ai vu et entendu mon grandpetit homme, celui-là qui me dit aujourd'hui: « Yala, maman, on se reverra. »

Laurence

*

Bonjour,
Me revoilà, après plusieurs jours sans vous écrire.

« Je me disais qu'il y avait un problème car je me méfie du *No news, good news.* »

Je n'en avais plus envie. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Peut-être n'ai-je plus envie que mes émotions prennent le dessus, ou tout au moins, plus envie de les exprimer, les laisser venir en moi, les vivre, mais ne plus les exprimer, ni à vous, ni à personne d'autre. Je ne suis pas sûre de ME comprendre. Peut-être que ces émotions deviennent tout doucement moins difficiles à vivre, moins envahissantes, moins pressantes, un peu plus faciles à vivre... Je ne sais pas comment vous dire.

« Si c'est cela, c'est bon et à poursuivre ».

Ce matin, route enneigée, grand bleu dans le ciel, et... trois biches égarées, apeurées, tout étonnées par cette neige tardive, hésitantes sur la route... J'ai ralenti, me suis arrêtée, m'excusant presque d'être là... Magique ! J'en ai pris plein les yeux et plein la tête...

« Voilà bien des signes d'apaisement, des hasards significatifs. »

*

Et parfois, il me vient à penser que vous devez vous dire en parlant de moi : « Elle n'a qu'à se bouger, se remuer, s'occuper plutôt que de s'écouter... »

« Je sens que vous voulez penser à ma place mais ce que vous me dites, Christine me l'a dit et je lui ai répondu : Tu ne sais pas ce que c'est, il lui faudra du temps. »

Je vous fais peut-être un procès d'intention mais c'est parce que c'est ce que je me dis souvent moi-même : Laurence, bouge ! Il n'empêche, je vous trouve très patient et persévérant !

« Mon métier m'a rendu ainsi, c'est vrai et un peu plus philosophe. »

Pourrait-il y avoir de ma part une certaine forme de complaisance à la souffrance, c'est un peu la question que je me pose.

« C'est possible mais je ne l'ai pas senti chez vous, du moins pas encore et si c'était le cas, je vous le dirais. »

Et si oui, pourquoi ?

« Il y a des gens qui passent leur vie à se plaindre. On retrouve parfois des abandons dans l'enfance ou des blessures non surmontées. »

J'ai du mal à faire la part des choses. Que me manque-t-il, « à part » Tristan ? J'ai beaucoup d'amour autour de moi, du soutien, de l'écoute aussi, si tant est que je la demande. Mais chaque jour qui passe, après une nuit rarement réparatrice, je me lève en me disant : « *Carpe diem*, Laurence... », mais les heures qui passent, les bonnes « résolutions » s'atténuent, la motivation s'émousse, engluée que je suis par ces images qui me hantent...

« Oui, vous avez tout pour être heureuse sauf celui qui est devenu ESSENTIEL à votre survie. Vous devez

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je ne crois pas que ce soit de la fragilité plus ou moins familiale, c'est de la fragilité HUMAINE. »

Je n'ose même pas imaginer ce qui arriverait si de nouveau l'un d'entre nous disparaissait... Je sais, mauvaise pensée mais difficile de ne pas l'envisager. J'ai proposé à JP de se faire aider mais il ne veut pas, je ne sais pas pourquoi.

« Parce qu'il est un homme d'abord. À bientôt, dites à JP que je suis à sa disposition. Bien amicalement. Henri. »

*

« Très bonne journée sans nuage volcanique à vous et à JP. Je vous écris de Fès où nous sommes au Festival de Culture soufie. Je prépare ma conférence, *L'amour plus fort que la mort*. Difficile et passionnant à la fois. Je pense beaucoup à vous et, en plus, je me suis surpris demandant à Tristan de m'aider... et il m'aide. Enfin, c'est une impression fugitive mais réelle. Vous m'avez fait tellement réfléchir – MERCI – que je navigue avec tous ceux que j'ai accompagnés que je ressens extrêmement présents. Des prénoms se succèdent dans ma tête, même la nuit dans mes rêves... »

Vous avez un don pour arriver à me faire pleurer !

« Je comprends et partage votre forte émotion. »

Merci de me dire que Tristan existe vraiment pour vous et qu'en plus il vous aide ! Pourquoi moi, sa propre mère, je n'y

parviens pas ? Votre message me touche énormément... même s'il me fait pleurer et même si je ne comprends toujours pas en quoi je vous ai fait réfléchir. Je vous ai juste livré ce que j'avais au plus profond de moi, de mon cœur, à distance, car je sais qu'en *live*, en « direct », rien ne serait arrivé. C'est comme ça.

« Oui, c'est comme ça, vous m'avez apporté plus que vous ne croyez et je le mesure ces jours-ci dans la préparation de ma conférence. Ça a bougé au fond de moi. »

J'espère que vous allez bien, bonjour à Christine que je ne connais pas.

« Je lui disais que des nouvelles ne tarderaient pas de votre part: pas une once de reproche mais une douce amitié qui s'est installée entre vous, JP et nous deux. Je vous envoie de beaux chants soufis qui riment et rythment nos journées très nourrissantes sous le soleil et la pluie de Fès. »

Cela signifie que, si je n'écris pas, vous ne le ferez pas non plus ?

« Oui, j'attendrais sans oublier car je ne peux qu'être à l'écoute de ceux qui souffrent. »

Bonne semaine marocaine, bonjour à tous les Fassis que vous rencontrerez. Je vous envoie toutes les bonnes ondes dont je dispose pour votre conférence, demain.

« Grand MERCI. Inch'Allah! Nul doute que ces ondes traverseront la *Mare Nostrum* et perceront les nuages du volcan. Préparezvous à venir l'année prochaine avec JP à ce festival. Une ambiance délicieuse, enrichissante et fraternelle. Tristan et vous êtes très présents pour exprimer que l'amour EST plus fort que la mort. J'en ai acquis la certitude intérieure. Je vous envoie plein de soleil. HJ. »

*

Voilà, nous y sommes. Le 2 mai bientôt... Tristan aura (aurait eu?) vingt ans... Je tremble à l'idée de voir arriver cette date anniversaire... Nous en parlons avec JP, histoire de s'y préparer. J'aimerais que ce jour soit une fête, pas un regret...

« Vous avez raison et comment ne pas espérer, imaginer qu'il fêtera tout cela avec vous, c'est cela dont il faut se persuader avec les élans du cœur, les fulgurances du cœur comme disent les Soufis. Une absence plus forte que toutes les présences. »

NON. Ne me dites pas cela ! Je ne pourrai pas l'embrasser, lui souhaiter une longue et heureuse vie... Alors à quoi bon ? JP en larmes vient de me demander de l'accompagner au cimetière et il m'a raconté son dernier rêve. Il était chercheur et il découvrait un moyen de retirer chaque cellule cancéreuse du corps de son fils, presque à la pince à épiler, l'une après l'autre, doucement mais sûrement...

« Il a certainement un grand besoin de parler, de dire ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compréhension et de son amitié, il faut que j'y arrive. De plus, elle est très occupée par son nouveau poste de responsable de l'accueil de jour de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer.

« Il faudra que je vienne dans votre département pour expliquer comment avoir un Alzheimer, donc comment ne pas l'avoir. »

Et puis toujours ces cauchemars, les mêmes en fait, ces images de souffrance qui me hantent, ces moments de grande confusion où je ne vois plus clair du tout...

« Tout va mieux mais il y aura toujours des hauts et des bas mais chaque "bas" sera plus haut que le dernier. À bientôt. HJ. »

Salam Alikoum.

Que vous veniez parler d'Alzheimer chez nous ? Figurezvous que c'est prévu depuis de longs mois par Isa qui suit depuis le début, sans les lire, nos messages ! À voir plus précisément à la rentrée...

« Bism'Allah !

Il faudra voir les dates assez vite car mon calendrier se remplit sans cesse. Très bonne journée. Hamdoul'Allah.
HJ »

OK. Alors, que vous reste-t-il comme créneau libre ?

« J'ai un trou le mercredi 10 novembre. Où se déroulerait la conférence ? »

Je ne sais pas encore, vous allez trop vite ! Par contre, si vous voulez toujours venir sans la neige, cela risque d'être périlleux, cette année, nous l'avons vue de septembre à mai !

« J'essaierai d'amener du soleil. »

Vous pouvez le garder, mais merci quand même. Nous n'en manquons pas à cette altitude, c'est plutôt la chaleur qui fait défaut...

« Dans le cœur, c'est là qu'elle rayonne le plus et le mieux. »

Le 10 novembre ? Veille du 11 novembre, jour férié, pourquoi pas... ?

« Oui, cela tombe bien »

Si vous voulez toujours profiter de votre venue dans notre région pour que l'on se rencontre tous les quatre, pas de souci. Il y a justement une vieille ferme perdue dans un hameau du Haut-Forez qui ne demande qu'à vous accueillir et vous héberger si le cœur vous en dit.

« OK pour être chez vous mais je ne connais pas le programme de Christine. Je vous dirai mais nous ne

voulons pas vous déranger. »

Nous déranger ? Vous ne nous connaissez pas encore assez! Si nous vous proposons de vous accueillir à la maison, ce n'est pas une simple formule de politesse, c'est parce que cela nous fait plaisir. N'importe qui ne rentre pas à la maison, seuls ceux qui sont les bienvenus y pénètrent.

« MERCI beaucoup. Très bonne soirée. HJ. »

*

J'en ai assez! Je viens d'apprendre en quarante-huit heures le décès de deux personnes que j'aime beaucoup: le beau-père de mes deux sœurs (elles ont épousé deux frères) que je connais depuis l'âge de 10 ans, il fait partie de la famille, mes enfants l'appellent « papy ». Et puis, le matin même de l'enterrement de ce monsieur, un coup de téléphone: « Odette est partie. » Notre voisine, notre amie, 88 ans, oui, l'âge de mourir aussi mais c'est toujours trop tôt ! Odette a perdu deux de ses trois enfants, nous parlions souvent de Tristan qu'elle adorait. J'en parlais avec elle « en toute sécurité », encore une « initiée ». Elle m'encourageait sans cesse en m'assurant qu'avec le temps, je vivrai sereinement avec le souvenir de Tristan. Je savais qu'elle me « mentait », elle n'est jamais parvenue à cette paix avec ses propres enfants. Nos conversations vont terriblement me manquer.

« J'imagine facilement. »

Me vient à l'esprit que si toutes les personnes que j'aime

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que Tristan m'entend, qu'il est quelque part où je ne suis pas, qu'il va bien, qu'il m'aide et me protège et que je vais le revoir ?

« Chère Laurence,

Je me disais *no news good news*. Me suis-je trompé ?

Tristan, comme tous ceux qui nous précèdent dans l'éternité qui nous est promise (je veux le croire pour donner sens à ma vie même si pour certains, c'est une forme d'opium), respecte infiniment ceux qu'il a laissés et ne peut que partager votre souffrance affective. Il vous veut du bien dans votre tête et plus encore dans votre cœur. Il est heureux là où il est et ne peut intervenir que par des petits messages très délicats qui vous redonnent espoir, espoir qu'il va bien, très bien, espoir de retrouvailles (le plus tard possible car votre mission ici n'est pas terminée: famille, plus tout ce qui tourne autour et tous ceux qui peuvent avoir besoin de vous). Ses messages ne sont ni des fax ni des mails, des tout petits signes de la nature, des proches, des amis... peut-être des mots qu'il me fait vous écrire... Voilà beaucoup de soleil de Montpellier. »

Savez-vous ce qui est difficile aujourd'hui? C'est l'inversion des rôles. Difficile de penser que Tristan me protège, qu'il me guide, qu'il me voit, m'observe, sait plus que moi, m'accompagne, se tait plus qu'il ne dit, qu'il me voit... Tristan devenu « sage »... Cela me fait sourire.

« Oui, c'est difficile de penser ainsi et même de l'imaginer. »

Manque d'habitude après dix-neuf ans... Mais puisse Tristan, si vous avez raison, me donner un peu de l'immense humilité dont il a fait preuve et dont je manque... Continuez à me dire tout cela, évoquer que peut-être Tristan est encore avec nous, cela me fait du bien.

« Il est plus présent que jamais mais d'âme à âme. Souvenezvous des quatre parties de notre être. L'âme est celle qui ne s'éteint pas. La vôtre aussi ne s'éteindra pas. Nous en reparlerons dans l'Au-Delà! Il faut s'y préparer avec amour et humour. Les deux mots sont très proches. »

Nous allons nous voir bientôt, je ne sais pas combien de temps vous passerez chez nous, une chose est sûre, ce temps là ne sera jamais assez long pour vous dire tout ce qui tourne dans ma tête, alors je profite encore de ce temps « écrit ». Merci
Quand arriverez-vous ?

« Le 10 dans l'après-midi et nous repartirons le lendemain matin pour retour de garde à l'hôpital, le 11 au soir. »

Je suis contente de vous rencontrer enfin même si cela sera de courte durée.

« Je me suis rendu compte que je n'ai pas répondu à certains de vos messages. Je les lirai donc et répondrai que si cela me paraît important. »

Laissez tomber ces messages, ne perdez pas votre temps. Ce qui était vrai un jour dans ma tête ne l'est pas forcément le lendemain, les sentiments sont toujours confus dans mon esprit et varient très vite...

« Oui, j'ai remarqué et ils démontrent une profonde recherche de sens chez vous, ce qui est très logique pour les humains que nous sommes. »

Je crois surtout qu'ils démontrent la pagaille qui règne dans mon esprit et mon incapacité à y voir clair !

*

« J'ai fait prendre la garde par un jeune collaborateur. Nous pourrions rester le 11 novembre si vous êtes OK, chez vous et repartirons le 12 au matin. »

Dernier message avant votre arrivée. J'ai un sentiment d'urgence qui monte en moi, depuis quelques jours, comme si cette rencontre allait mettre un terme à une histoire à laquelle je m'étais habituée, comme si une page allait se tourner... devait se tourner.

« Franchement, je ne crois pas. »

Il n'empêche, bienvenue chez nous, merci, merci pour tout ce que je ne vous dirai certainement pas jeudi. C'était la minute « nostalgie »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'un d'entre nous va mal, c'est l'autre qui « assure »... Une sorte d'équilibre qui permet de ne pas sombrer. On se soutient. Tant mieux et en même temps, j'aimerais tellement que nous allions bien ensemble ! Cette fois-ci, je n'ai pas réfléchi, je n'ai pas cherché à lutter, je me suis précipitée chez mon médecin, sans attendre, en lui demandant de me prescrire des médicaments ! Du coup, c'est mieux, pas d'euphorie, un peu quand même, mais un grand calme intérieur reposant, appréciable et apprécié. Je sais que ces anxiolytiques ne sont pas une solution mais tant pis, j'en ai assez de passer mes journées à ressasser malgré moi tous les événements qui remontent maintenant à un an et demi. Combien de temps cela va-t-il durer ?...

Je viens de relire tous nos messages depuis le début. C'est drôle, je n'ai pas l'impression qu'une autre les ait écrits et qu'un autre y ait répondu, mais et c'est encourageant, je mesure le chemin parcouru même s'il est chaotique et laborieux. Il faudra faire quelque chose de tant d'écriture !

« Je me suis dit la même chose. J'ai tout gardé comme toi, certainement. »

Si je parle d'écriture, c'est parce que je me suis lancée depuis peu... J'écris, j'écris à Tristan : beaucoup de bonheur et de souffrance à la fois, mais par le biais des mots, je me sens encore plus proche de lui. J'essaie de lui dire tout ce que je n'ai pas pu ou su ou osé exprimer pendant sa maladie. Tout est allé tellement vite...

Voilà. Je me sens mieux, un mieux « chimique », je le sais mais je prends ce qui est bon à prendre.

Bonjour,

Je suis dans une grotte profonde, très profonde, cylindrique, comme un goulot aux parois lisses recouvertes de glaise. Au début, je plane, je flotte, je suis comme en apesanteur, parfois en haut vers la lumière parfois en bas vers le fond noir et humide. Mais je n'atteins ni l'un ni l'autre. Je plane entre les deux. Ce n'est pas désagréable...

Un jour, pourtant, alors que je ne m'y attends pas, je tombe, je tombe lourdement au fond de cette grotte. Il fait froid, je ne vois rien car j'ai le visage enfoui dans la glaise. Je reste longtemps ainsi, incapable de bouger mais bientôt je ne peux plus respirer alors je me redresse: c'est une question de vie ou de mort. Je ne choisis pas, je m'assois, c'est l'instinct de survie qui me guide. Puis l'effroi, la peur s'emparent de moi : il faut que j'agisse, je ne peux ni ne veux passer le restant de mes jours dans ce trou noir, humide et froid, à attendre la mort. Il faut que je remonte vers la lumière que je ne vois pas mais je sais qu'elle est là, que l'ascension sera difficile, périlleuse... J'observe les parois en les touchant mais elles sont lisses et lorsque j'essaie d'y planter mes doigts, la chaleur de mon corps réchauffe cette glaise et la liquéfie. À force de chercher, je découvre sur ces parois de larges plates-formes, des rochers spacieux sur lesquels je peux me hisser et me reposer. Je n'hésite pas, l'accès paraît tellement aisé, ils sont si confortables. Mais, régulièrement, la pierre s'effrite et finit par céder sous mon poids et je me retrouve à chaque fois au fond du trou, les chutes sont de plus en plus douloureuses. J'y laisse beaucoup de force et d'énergie. Je suis désespérée, l'idée me vient souvent à l'esprit que je ne remonterai jamais à la surface, parfois même je l'espère car l'effort consenti est trop dur. Et puis un jour, en tâtonnant, je découvre que cette paroi, en apparence, lisse, laisse apparaître ici et là des aspérités, comme de petits bouts de rochers,

nombreux et réguliers. Je grimpe, je grimpe sans trop réfléchir, j'ai confiance, la remontée est longue, elle dure, elle dure mais cette fois je continue, je sais qu'elle me mène vers la sortie. Un jour pourtant, plus d'aspérités, plus de cailloux auxquels me raccrocher. Mais je n'ai plus peur car j'ai pris soin de ramasser et d'emporter avec moi ces petits bouts de rochers. Grâce à eux, en les assemblant les uns aux autres, je vais pouvoir construire cette dernière plate-forme, ce rocher solide qui me permettra de quitter cette grotte. Déjà je vois la lumière, la sortie est proche. Cette dernière marche, cette dernière étape, c'est ce que j'écris jour après jour à Tristan, c'est elle qui me mène vers la lumière et vers lui.

« Oui, tu as raison, c'est ce que Tristan te permet de faire. »

Pardon pour la longueur du texte. Lorsque je faisais de la spéléo, si beaux qu'aient pu être ces lieux, si intenses ces victoires physiques et morales sur moi-même, le plus bel instant était toujours pour moi la sortie de grotte, la surface, la lumière...

« Tu cherches la lumière et tu y parviens, goutte à goutte, pas à pas. Très bonne nuit et très belle journée avec du soleil dans le cœur, à toi et à Jean-Pierre. Lui as-tu fait lire ce texte? Amitiés. Henri. »

*

Bonsoir,

Hier au soir, JP est rentré du boulot avec un grand besoin de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

c'est Tristan qui a le plus souffert, jamais... Je voulais juste que tu comprennes mieux ma réaction à ce livre.

Nos fils, à nous les mères, ce sont nos propres tripes, on ne peut rien y faire. Les filles, elles, ont plus d'autonomie par rapport à nous et nous sommes peut-être plus vulnérables par nos fils... quoiqu'on ne sache jamais ce que la vie nous cache ou nous réserve. En pensant à mes filles, s'il leur arrivait quelque chose, j'ai autant envie de hurler. Je préfère prier. Des souffrances, il y en a tant autour de nous.

Hurler, oui, cela soulage momentanément. Quant à prier, je ne sais pas faire je crois. Je sais aussi qu'il y a des souffrances autour de nous, je ne l'oublie pas non plus, crois-moi et j'y suis sensible... au point de n'avoir jamais raconté tout cela, pour ne pas faire du mal, et encore... J'ai fait court... Il y aurait de quoi en faire un livre, raconter ce parcours du combattant, mais ça a déjà été fait !...

Tu sais, pendant ces dix mois où j'ai fréquenté l'ICL, j'ai beaucoup parlé... obligée... à d'autres mamans essentiellement mais aussi à ce monsieur atteint du sida et d'une leucémie et qui se demandait si cela valait le coup de « subir » son traitement, je crois vraiment que c'est le bon mot, quoi qu'en dise G. Corneau... Il n'a rien su de Tristan, il ne m'a même pas demandé pourquoi j'étais là, tellement il était en souffrance, et je ne lui ai rien dit, j'ai essayé de le convaincre... de se « soigner » mais ça fait tellement mal de se soigner dans ce cas-là... Tellement d'autres encore... JAMAIS je ne me servirai de Tristan, je n'ai pas de leçon à donner... et je ne cherche pas à me faire plaindre, j'espère que tu le sais...

Bien sûr, c'est la souffrance de l'enfant qui brûle la mère ! J'ai trop bien compris, c'était très clair. Pour moi, c'est la prière la seule issue à mon impuissance, je remets à l'Autre. Car il y a une présence, une aide, un ailleurs, je le sais. C'est tout ce que je peux dire... Prier, c'est parler dans son cœur, avec son cœur, à Qui peut nous entendre. Je te remercie de ta confiance et j'espère ne pas t'avoir blessée. Je t'embrasse. »

Certainement pas, ne t'inquiète pas. J'ai grandi depuis deux ans, que dis-je, depuis trois ans déjà... Je t'embrasse aussi.

*

Salut, j'espère que tu vas bien... J'ai rêvé de toi... pas que de toi, rassure-toi... Comme d'habitude, tout était mélangé. Tu étais très présente mais dans un premier temps, tu brillais... par ton silence ! Témoin...

Ma première sœur était présente, je veux dire « la première qui s'est suicidée »... Oups ! Je n'ai pas rêvé d'elle depuis... depuis... bien longtemps et tellement peu... Bref, tout cela remonte à... laisse-moi calculer... oh là ! presque à... trente ans... Déjà... Oui, c'est ça, l'année de mes 20 ans, tu parles d'un cadeau... Beaucoup de monde dans ce rêve: toi aujourd'hui, Hélène hier, ma famille... Henri aussi, Jean-Pierre et Margot... Il me semble qu'il s'agissait d'une « fête de famille »... Et tout à coup, tu intervenais car je m'évertuais à appeler « Tristan » ! J'étais trop contente de le revoir. Je m'étonnais qu'il ne me réponde pas et pour cause... Et toi, tranquillement, tu me disais : « Arrête, Laurence, c'est ta sœur à qui tu t'adresses... Ce n'est pas Tristan. » Oups ! Réveil

bizarre...

Sinon, j'ai un grand besoin de me retrouver seule dans un lieu où je n'aurais aucune contrainte « matérielle » et pourtant, je n'en ai pas beaucoup dans ma vie actuelle ! Mais encore plus, un lieu où je n'aurais affaire qu'à moi, genre hôtel-resto mais sans la froideur de ces lieux... Un lieu... beau... à la campagne, avec possibilité de parler ou pas... avec des gens « intelligents », ouverts, prêts à entendre. L'idéal : être entendue sans parler ! Pas exigeante déjà ! Un monastère peut-être, je ne vois que ce lieu qui puisse réunir tout ou partie de mes envies... Une autre idée ?

« Christine :

Ton rêve est très fort et cela m'interpelle d'y jouer un rôle ! Surtout dans ce rôle de témoin mais tu me décris assez bien... Mon impression, là, à première vue, est qu'il montre, bien sûr, que tu cherches Tristan, mais aussi que ta sœur t'a donné une idée de la mort qui pèse sur ta relation avec ton fils. Et en même temps, c'est lui qui ramène ta sœur à ta mémoire profonde, forget me not, et à ta famille... et elle est avec lui qui a dû lui apporter beaucoup de joies familiales et peut-être une plus grande compréhension de sa famille...

... Tu pourrais aller à l'abbaye de Sénanque... nature magnifique près du Ventoux, petite communauté de sept moines de grande qualité, beauté des chants et liturgies mais sans aucune obligation. Il y a une maison d'hôtes ainsi qu'un très beau magasin librairie et artisanat monastique... miels de lavande... Nous connaissons bien. Tu auras beaucoup de calme et de profondeur d'accueil à Sénanque. Tu pourras faire de belles randonnées et promenades autour... Belle idée...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

P comme Pardon...

Je te demande pardon Tristan, pardon pour mes silences, pardon pour mes larmes, pardon pour trop de mots imparfaits, mal posés, pardon de ne pas avoir tout compris parfois, pardon de penser que j'aurais pu faire encore plus pour toi.

P comme Peur...

La peur m'accompagne depuis si longtemps, difficile de la dompter, elle m'envahit. La peur d'abord de te savoir malade, de te voir souffrir, puis de sentir que tu plies, tu lâches tout doucement, tu te résignes devant cet adversaire bien trop fort. As-tu eu peur au moment de partir ?

Après, j'ai peur de la vie sans toi, peur du monde qui m'entoure que je ne reconnais plus et dont je ne fais plus partie. Peur aussi d'être seule, la terreur que cela recommence, qu'un autre s'en aille. Puis la peur de n'être plus qu'un animal, éteinte, sans étincelle, un corps qui respire, des jambes qui marchent mais des bras qui ne se tendent plus, des mains qui ne touchent plus...

Puis cette peur terrifiante de t'oublier...

Je ne veux plus avoir peur, je ne veux plus qu'elle me freine et me retienne.

Q comme Quatre...

Toi, ta sœur, ton père et moi. Deux fois deux ou deux plus deux. Il faut réapprendre à compter, compter sans toi. Deux plus deux égale trois. C'est cela qu'il faut dire maintenant mais le compte n'est plus bon.

R comme Rêve...

Plus tard je te parlerai de mes rêves, peut-être. Tu n'as pas besoin de tout savoir.

S comme Sensibilité...

Des sens en alerte, une sensibilité à fleur de peau. Étais-je aveugle et sourde avant toi ? Depuis, je vois mieux ce qui m'entoure, j'entends mieux ceux qui m'entourent. Les yeux écarquillés, j'observe cette nature si belle qui me rassure, je la photographie, je la dessine pour prolonger ces instants apaisants. Jamais plus je ne regarderai comme avant toi. Merci de m'avoir ouvert les yeux.

S comme Souffrance...

Ce mot me fait encore peur et réveille ma colère. Pourquoi a-t-il fallu tant de souffrance physique? La souffrance morale de te sentir partir si jeune n'était-elle pas suffisante, de comprendre à 19 ans que tu n'aurais pas droit à la suite. Pourquoi ? Quelqu'un en a-t-il décidé autrement ? Et si oui, POURQUOI ? Pourquoi toi ? Questions sans réponse mais qui reviennent toujours... Mais tu n'as plus mal aujourd'hui, n'est-ce pas? J'ai encore besoin parfois, rarement, que tu me le dises, que tu me le redises : Je vais bien, maman, ne t'inquiète plus.

S comme Silence...

Ta voix s'est éteinte... Ne plus me souvenir de ton timbre de voix ? Insupportable... Ne plus t'entendre ? Impensable. Pourtant, il faut s'y résoudre. Alors je t'entends intérieurement, c'est bien mieux que le silence.

T comme Toi, Tristan...

Au moment de refermer ce livre, je me dis déjà que je ne t'ai pas encore tout dit, que j'ai dit peu de chose sur certaines lettres, que j'ai oublié certains mots comme rire, humour... larmes... mais ça devient difficile alors je vais arrêter pour aujourd'hui. Mais je rouvrirai ce livre régulièrement, pour tout

le temps qui me reste à vivre, je ne le refermerai jamais jusqu'au jour où nous serons réunis et qu'il sera devenu inutile de t'écrire. J'en prends l'engagement.

Que te dire d'autre ?

Te dire merci, merci de t'avoir rencontré. À aucun moment, même dans les pires, je n'ai regretté de t'avoir mis au monde. Et si je ne t'avais pas connu, tu m'aurais manqué.

Ce que je souhaite le plus aujourd'hui, c'est de ne pas te décevoir. Je voudrais que tu sois fière de moi. Pour toi, je veux être meilleure, je veux que tu m'aides encore à grandir, que tu m'aides à effacer en moi toute pensée négative qui ne serait pas à ta hauteur. Tu seras témoin de tout cela, mon témoin, tu m'encourageras si parfois je me laisse aller, nous continuerons à faire équipe ensemble, tous les deux. Tu veux bien ?

Tristan, tu es en moi, tu y es retourné, je te porte en moi à nouveau, tu es dans mon ventre, dans mon cœur, partout. Mais cette fois-ci tu n'en sortiras plus. Je te garde bien au chaud. Tu ne me quitteras pas une deuxième fois, tu ne me quitteras plus.

C'est peu dire que je t'aime mais je te le dis quand même: Je t'aime, Tristan.

Mon adresse mail : laurence-tristan@orange.fr,
si vous souhaitez me contacter

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en décembre 2013

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : janvier 2014

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
584/2013